

La Marionnette

JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon ne sont pas reçus.

Les manuscrits et la correspondance devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront refusées.

Les manuscrits non-insérés ne seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5.

AFFAIRE VAÏSSE

Dans son dernier numéro, la *Discussion* a reproduit à titre de document curieux le texte des délibérations de la Commission municipale de Lyon, ayant trait à l'érection de la statue de M. Vaïsse.

Tout le long de ces délibérations il est parlé de la reconnaissance de la population toute entière, et de l'empressement unanime avec lequel la ville et les faubourgs accueilleront le projet d'élever la statue en question et de voter à cet effet un crédit de soixante mille francs, — sauf à parfaire.

M. Paul Dumarest a eu le soin d'imprimer en caractères spéciaux les termes constatant cet empressement et cette reconnaissance dont MM. les membres de la Commission municipale ont été les seuls à s'apercevoir jusqu'à ce jour, — empressement et reconnaissance qui se sont manifestés avec une telle violence, — qu'on n'a pas encore OSÉ placer, n'importe où, la statue de notre administrateur tant regretté.

Pour démontrer d'ailleurs jusqu'à quel point, — aux yeux de l'opinion publique, ces sentiments étaient gravés profondément dans le cœur des Lyonnais, — nous ne croyons pas mauvais d'insérer ces deux petites notes publiées dans le journal le plus lu de Paris, et le plus au courant des mille bruits qui circulent :

Figaro du 29 juillet.

« On devait élever, à Lyon, la statue de feu M. Vaïsse, préfet du Rhône.

« Le modèle en plâtre ayant été décapité tout bonnement avec placards menaçants, on a relégué le défunt préfet dans un parc dont les portes ferment la nuit, ce qui permettra à son bronze de dormir tranquille.

« Francis MAGNARD. »

Figaro du 5 août.

« J'ai vu le moment où un maire un peu propre pourrait aspirer à se faire « couler en bronze » avec la perspective de se dresser sur un piedestal, en face de l'abreuvoir de sa commune. Ces beaux jours sont passés. En face des statues, les populations se montrent froides comme un marbre; c'est à ce point que la statue de M. Vaïsse, l'ancien préfet de Lyon, moulée en plâtre, n'a pu sortir de la phase de la maçonnerie. Il paraît que ce plâtre n'était pas populaire, et qu'on déposait autour des témoignages nombreux d'une sympathie douteuse,

« Auguste VILLEMOT. »

Après la lecture des lignes qui précèdent, — on pourrait se demander pourquoi les héritiers (?) Vaïsse, aujourd'hui si chatouilleux à notre égard, laissent décapiter leur parent, sans l'ombre d'une protestation, — de même qu'ils laissent publier jadis sur sa vie

privée les détails intimes mais peu édifiants que nous avons reproduits ?

Que voulez-vous, il paraît que la *Marionnette* est l'agneau pascal chargé d'expiation les iniquités de l'opinion publique à l'endroit de la mémoire de M. Vaïsse.

A ce propos nous ferons remarquer que la plupart des journaux de Paris et de province ainsi que tous les journaux de Lyon, même ceux qui s'étaient distingués par leur antagonisme à notre égard, — ont prêté à notre cause l'appui de leur opinion et de leur sympathie.

Seuls et avec une unanimité qui les honore peu le *Salut Public*, le *Courrier de Lyon* et le *Progrès* ont gardé le silence le plus profond sur cette affaire, — se bornant à reproduire les notes officielles qu'on leur ordonnait d'insérer.

Cela ne nous étonne nullement de la part du *Salut Public* qui saute pour tout le monde à condition d'attraper quelques sous, et que le premier commissaire venu fait marcher à la baguette.

Mais nous pensions que le *Courrier de Lyon* qui a parfois des velléités d'indépendance et que le *Progrès* dont le rédacteur en chef du moins est considéré comme un écrivain honnête et libéral, — auraient tenu à se séparer de leur confrère, plus soucieux de ses intérêts que de sa dignité.

Et qu'on ne voit pas dans ces observations le vulgaire dépit d'une réclame manquée, ou d'une sympathie absente,

Avoir des gendarmes,
Ou n'en pas avoir.

On dit communément d'un Souverain qu'il est le père de ses sujets; c'est une façon de parler qui manque de justesse, parce que dans l'ordre naturel, les pères nourrissent leurs enfants, les habillent, les dotent, les établissent, — tandis que c'est avec l'argent des sujets qu'un Souverain se nourrit, s'habille et se fait des rentes.

En France, aussi bien qu'ailleurs, le Souverain est le père de ses sujets, mais plus particulièrement des pompiers, — du moins ce sont quelques préfets qui font courir ce bruit.

Quand un Souverain a envie de posséder un pays voisin, il assemble tous ses gendarmes et il leur dit : — Enfants, la gloire de la patrie exige que nous allions à la conquête de cette province !

Et les braves gendarmes vont se faire tuer sans rechigner; — de quoi ils retirent une grande gloire, le Souverain aussi avec la province en plus.

La santé du Souverain est une chose très mystérieuse sur laquelle on n'est jamais d'accord : — les uns disent qu'elle est merveilleuse, les autres déplorable; — on n'a jamais vu un Souverain se porter bien ou mal du consentement de tout le monde.

Il arrive que lorsqu'un Souverain fait trop de misères à ses sujets, ceux-ci lui disent de s'en aller; souvent il fait des difficultés, — ce qui oblige parfois à employer des moyens violents; — ces exemples ne sont pas rares.

Lorsqu'un Souverain est parti, celui qui vient à sa place répète partout, à qui veut l'entendre que son prédécesseur était une franche canaille; cela se passe ainsi depuis très longtemps et c'est une fort mauvaise chose, car si on les croyait tous, — pas un ne vaudrait un petit écu, — et jamais je ne serai de cet avis.

BOB-ROY.

FEUILLETON de la MARIONNETTE

PAR LE PETIT BOUT DE LA LORGETTE

Le Souverain.

Le Souverain est un homme ou une femme, parfois un enfant.

Il se nomme roi ou reine, empereur ou impératrice; il se nomme également président ou dictateur, mais c'est là une catégorie spéciale, transitoire, pour ainsi dire, — qui tend toujours à se rapprocher de l'espèce générale et à se confondre avec elle.

Le Souverain se distingue par l'habitude qu'il a de faire suivre son prénom des mots : premier, deux, trois, quatre, cinq, etc. On va ainsi aussi loin qu'on peut, plus on avance dans les gros chiffres, plus c'est glorieux pour la famille. Il y a des chances diverses. Chez nous, par exemple, le prénom Charles a été jusqu'au numéro dix, le prénom Philippe jusqu'au numéro quatre, le prénom Louis-Philippe jusqu'au numéro un seulement, le prénom Louis, un des plus heureux, jusqu'au numéro dix-huit, le prénom Napoléon jusqu'au numéro trois, le prénom Henri jusqu'au numéro quatre, — ce prénom a bien essayé d'atteindre le numéro cinq, mais il n'a fait que l'effleurer.

On voit très rarement des prénoms arriver à la seconde dizaine, et je ne crois pas qu'on en rencontre d'autre exemple

qu'à Rome où on trouve un Jean qui portait le numéro vingt-deux.

Le Souverain se revêt d'ordinaire d'habits magnifiques tout galonnés d'or et se coiffe d'un chapeau garni de plumes blanches, vertes, bleues ou rouges, selon le goût de chacun.

Il porte aussi au côté une épée qu'il ne tire guère que dans le langage figuré, — et sur la poitrine, toutes les croix imaginables.

Ce costume, bien entendu, est pour les cérémonies, — car dans la vie privée, ce serait fort embarrassant, — et il s'habille comme vous et moi avec une différence peut-être dans la qualité du drap, — mais voilà tout.

Pour être Souverain, — il n'est point indispensable d'avoir des qualités exceptionnelles de cœur et d'esprit, — je ne veux pas dire qu'ils en soient privés plus que les autres hommes, — mais à coup sûr ils n'en ont pas davantage, — il serait trop facile de le prouver par des exemples de prénoms qui furent de parfaits coquins.

J'avoue d'ailleurs que ce doit être chose très malaisée pour un Souverain d'être excessivement bon, excessivement vertueux, excessivement courageux, excessivement magnanime, par cette raison qu'il a autour de lui une foule de personnes dont le métier consiste à dire : — Quel héros ! s'il donne un coup de pied à un chien. Quel grandeur d'âme ! s'il ne fait pas fusiller ceux qui passent sans lever leur chapeau. — Quel génie ! s'il prononce un discours de quinze lignes.

Le Souverain touche de gros, de très gros appointements, on appelle cela liste civile, sans doute pour dire qu'elle est fort honnête.

Le Souverain s'assoie sur un large fauteuil magnifiquement orné qui se nomme un trône; — sa grande affaire est d'empêcher que d'autres n'y viennent prendre sa place. Aussi a-t-il soin de faire entourer ce fauteuil du plus grand nombre de gendarmes qu'il peut réunir, — attendu que pour un Souverain tout ou à peu près tout se résume dans ces mots :

— non, nous n'avons que faire des réclames et des sympathies de ces Messieurs. Mais dans le procès qui nous est intenté, il y a autre chose qu'une question de petit journal, il y a un débat plus élevé qu'un simple procès en police correctionnelle, débat qui a intéressé toute une cité, — et c'est à ce point de vue que nous signalons comme blamable l'abstention calculée et soumise des trois principaux journaux politiques de notre ville.

PARTIE OFFICIELLE

L'Automne

Cristi, z'enfants, ça commence à frisquer bigrement. La bise vous arquepince la frimousse, on gassouille dans la piautre, la pluie vous tombe sus le casaquin, velà les carcassements que vont viendre, les fièvres typhooques, cérébroques, les penauds-moniques, les lièvres-au-gite, les pleurez-y, toutes ces saloperies éventées par les médecins pour embêter, sabarouler, démarcourer le monde. N'en velà de cavets que sont contents à c't'heure, et les potringueurs, les phormaciens! C'est de méquiers que vont pas chomer de trame à c't'heure. Le sirop de mou de veau, la crevalessière; la mutarde blanche, la crème Simon, le jus noir, la pate de régalis, la pate de limace, la pate de lichien, n'en va-t-on se fourrer par le bec de ces gognandises pharamineuses, de c'te sampillerie de remèdes.

Non, vrai, ces astrologues n'ont de z'idées rudement bigornes. Ont-y pas le toupet de cogner dans leurs armanachs que nous sons en automne? En automne, le temps des vendanges, des raisins, des pêches, des promenades, gn'a beau temps qu'il est passé. Pourquoi donc qu'y veulent se fiche de nous en débobinant que l'hiver s'amène s'lement à la Noël! Qu'en savent-y? C'est pas de même toutes les années. De fois que gn'a le printemps rate, l'été fait de pied-failli, ou ben c'est l'automne que rechigne et l'hiver que n'a oublié sa chaufferette. Ainsi, c't'année, c'est ce vieux grolasson d'hiver que n'a arquepincé le train express et l'automne qu'a fiché le camp avant l'heure. Un peu pus tôt, y aurait pas aeu moyen de pincer un rigodon à la vogue de la Croix-Rousse. Ah! y n'est pressé, le gone, parait qu'y se trouve ben à Lyon, y n'a pas attendu pour déménager, et ce guerdin d'automne que se laisse agraffer sa place, c'te vieille couenne!

Eh! ben, c'est z'égal, gn'a pas mal de gesses que vont n'avoir d'ovrage. D'abord les pompes funèbres, les frères Mallet, tous ces marchands de boîtes, de vestes sans manches, la besogne va fumer chez eusses! Les fossoyeurs de Loyasse, de la Croix-Rousse, de la Madeleine vont travailler à toute éreinte, on va n'en creuser de placards pour cogner les cavets que vont s'escanner chiquer les légumes par le trognon et se faire délavorer la fège, le gigier et la basanne par les artisans. La Mort n'allonge ses gniaques, n'aiguise ses feurces assassineuses, elle va pincer chichardement la façade de c'te boule charogneuse de monde. Tous les bourrons, les fils trainants, les trames tirantes, elle vous les enlève chenusement. Hardi, les esquintés, les potrinaires, ceusses que n'ont de ces maladies de longueur, faut s'aligner pour la grande revue, agraffer le pas à Célerly et filer raide sans barguigner.

Et M'sieux les notaires que vont manigancer de testaments de code-civils, et les mamis que n'attendent le mettage en corde de leur p'pa, de leur t'tan, de leur grand pour grouper les escalins après le crevognement, c'est ceusses-là que que se font de bosses.

Et la grande baraque de la rue Grôle, c'est celle-là que va travailler! Et les charbonniers, les marchands de picarlats! velà des gones heureux, les pécutiaux commencent à se mettre en couchon chez eusses, y rigolent, ces frangins.

Voui, mais pour ceusses que n'ont pas leur profonde garnie, que leur questin est vuide, c'est pas canant ce froid que vient nous sigroller avant l'heure. Ceusses que n'ont cogné au clou leur dernier panaire, leurs paillasses et leurs matelas, que roupillent déjà sus les carraux, tous les pauvres mamis que gagnent peu, mais n'ont tout de même de z'envies de chiquer, comment donc qu'y font, ces belins; et gn'en a une rude tripotée, allez z'enfants.

Maginez-vous que dans c'te empire français, ouisque nous trimballons note viande, gn'a de malheureux tout pleins, que n'ont quasiment rien à se fourrer dans la rue du pain, et que dansent devant l'ormoire.

Tez, reluquez-moi c'te pauvre Isabelle, une colombe que ses miaillons n'ont si tellement tarabusté qu'elle n'a été feurcée d'empoigner la poudre d'escampette, et que ne chique aujourd'hui le matefin de l'exil. Elle n'a pas tant s'lement de quoi payer son propriétaire, pisque c'est nous que la logeons pour de ren dans une baraque de Pau. Je sais pas de quelle peau elle est pitrognée, c'te cambuse, mais v doit y faire froid. Avé ça qu'elle n'a une famille conséquente, de maris, de marmots, de z'amis, de domestiques. Ah! je n'en sens mes boyes tout émuées, nom d'un rat! Elle n'a p't'être pas de placards pour rencogner les cinq mille malles qu'elle a chiné avé elle!

Et à Paris, ces M'sieux Pereire et ce M'sieu Mirès, de braves cavets que n'ont fait gagner gros de piastres à un tas de galavards, et que se sont ruinés pour boucher les trous des autes, que sont ablagés de misère et se sansouillent dans la povreté, parce que le tailleur fait pas crédit, le mitron fournit pas à l'œil. Et leurs asquionnaires ne font les fameux et sont toujours à gueuler, à pialler, à quincer; ces cadets n'ont pas de cœur dans l'estôme.

Gn'a ben encore ceusses qu'ont reganisé de z'emprumtements avé les Mexicains, les Tuniquois, les Itayens, avé de z'intérêts d'au moins dix du cent. A présent qu'y se sont fichés une peine du guiable à débobiner ces affaires, à donner gros de grelin-grelin à tous ceusses que n'en ont volu, ceusses-là ne ronchonnet, sont là à faire de z'arias, de z'incamos pour quèques patards que sont en arrière, à tandis que ces pauvres banquiers danse en beau devant leur garde-manger, et que leurs chevaux ont peut-être pus de foin.

Et les fonsquionnaires que que n'ont un mal de chien pour nous faire pòner d'argent, que se depon-tèlent la caboche, se dé mantibulent la coloquinte pour maginer de conturbations nouvelles, que pitrognent note bonheur, tous ces compagnons que virent le rouet de la machine gouvernementable, que remondent les longueurs du mequié de la France, ajustent les harnais, changent les aiguillettes, mettent en train, font marcher la pédale, un tas de rudes gones pas panosses, pas cancornes, qu'ont de z'œils que vitrent clair même quand y a de brouillards, eh ben, tous ces hommes qu'ont de panaires brodés, de chapeaux claqués, on leur z'y aboulent que quèques cent mille francs, de quoi acheter quèques miches et quèques paquets de couennes, et encore y z'ont de z'ouches chez le boulanger, pus longues que la mienne. Ah! ça fait pitié, nom d'un rat! L'hiver va n'être rude pour ces pauvres melachons. Ben sûr, qu'y ne va falloir potringuer de souscriptions pour leur z'y aider à passer le mauvais temps. Je n'ai trop d'amiquié pour mon pays et ceusses que grolassent à son sommet pour pas leur cracher quèques sous quand ce m'ment viendra.

GUIGNOL

PARTIE NON-OFFICIELLE

Le bruit court dans les cercles bien informés que le citoyen Gallicus, homme politique des moins distingués de notre ville, serait parti à la suite de M. de Girardin pour offrir ses conseils et son inexpérience au général Prim.

— On nous assure qu'à la nouvelle de la présidence des ministres donnée au maréchal Serrano, M. Marfori s'est écrié: Bon, l'Espagne ne veut plus de moi, et la voilà qui se donne à Torre... et à travers!

— Les obligations de la ferme des tabacs du royaume Italien sont, paraît-il, tellement prisées par les souscripteurs que ceux-ci n'ont aucune crainte que leur argent soit fumé.

— La garde mobile va être convoquée à la fin de cette année, ce qui prouvera clairement que nous avons des armées. On annonce aussi que tous les Etats sont admirablement préparés à s'entre-tuer. Décidément on ne voit que des armements de tous les côtés. Le Dieu de la guerre est tout à la joie dans son coin, reste à savoir si la Périchole dans le sien. (Explication à l'usage de Mr Gallicus: reste à savoir si la Paix rigole dans le sien.)

CONSEILS A MON ONCLE

Avec une entière franchise,
— Sauf le respect que je vous dois, —
Mon oncle, il faut que je le dise:
Vous êtes un peu trop grivois.

Comment! après la soixantaine,
Chauve et courbé depuis longtemps,
Et vous courez la prétentaine
Comme un jeune homme de vingt ans!

Oui, votre faiblesse est sans borne,
Et vous admirez les appas
De la première maritorne
Qui se rencontre sous vos pas.

Grasses, maigres, brunes ou rousses,
Robe de bure ou falbala,
De toutes l'on vous voit aux trousses
Et sans vous gêner pour cela.

Hier encor, vieil Allobroge,
N'aviez-vous pas l'air d'un benêt
Au Casino dans une loge
Entre la Fine et la Borner!

Fi! votre conduite est jolie!
J'aurais peine, et j'en fais l'aveu,
De pardonner cette folie
Fût-ce même à votre neveu...

Et puis, quelle est cette aventure
Qui vous arriva l'autre jour
Et qu'on a jetée en pâture
A la ville... et même à la cour?

Vous avez beau me faire signe
De me taire, et vous irriter;
Je dirai tout, c'est ma consigne,
Dussiez-vous me déshériter.

Donc, et sous prétexte de chasse
Au hameau voisin, trop souvent,
Vous rôdez à la même place
Près de la ferme et nez au vent.
Un soir... derrière une aubépine,
Agenouillé sur le gazon,
On vous vit cherchant une épine
Au pied de la jeune Suzon...

Et ce pied, vierge de chaussure,
De fumier exhalant l'odeur,
Vous le pressiez, on nous l'assure,
Fort tendrement sur votre cœur !..

Ah! quand déjà votre main tremble
Faire toujours le galantin,
C'est trop prolonger, ce me semble,
Votre été de la Saint-Martin.

Vous qui, pour quelques peccadilles,
Naguère me grondiez si fort,
Vous devenez coureur de filles,
Quand il faut songer à la mort!

Pierre Lagaraille.

A TRAVERS LA SEMAINE

Je vous le donne en cent, en mille, en milliards,
avez-vous deviné, — non?

Hé bien, j'ai l'intention de ne pas dire un mot
dans cet article des affaires d'Espagne, de Marfori,
d'Isabelle, des généraux Prim, Serrano, Dulce, To-
pete, de tous les acteurs enfin de cette pièce bouf-
fonne à laquelle il ne manque que la musique
l'Offenbach, d'Hervé ou de M. Lecocq pour ar-
river à sa trois centième représentation.

Aussi bien ce rabachage continuel commence à
jeter la perturbation dans l'esprit des masses, —
ainsi une personne bien informée m'assure qu'un
enfant de dix ans, la cervelle troublée par les cor-
respondances d'Espagne, — à cette question de ca-
téchisme: — Qui vous a créé et mis au monde?
A répondu: — Isabelle la Catholique.
Vous voyez qu'il est temps de s'arrêter.

Les chefs de musique de régiment sont toujours
en travail de l'hymne national qui doit succéder
à l'air de la *Reine Hortense*, relégué au magasin
des accessoires.

A notre humble avis, il serait parfaitement inu-
tile de mettre ainsi à la torture l'imagination des
chefs de musique, attendu que pour qu'un hymne
fût réellement national, il faudrait que ses cou-
plets répondissent aux diverses aspirations de nos
trente-neuf millions de compatriotes, c'est-à-dire
qu'il fût à la fois: républicain, légitimiste, orléa-
niste, bonapartiste, conservateur, ultramontain,
démocrate libéral, démocrate autoritaire, guerrier,
pacifique, dynastique anti-dynastique, bigot, libre-
penseur, etc.

On comprend en effet que ce qui sera national
pour les uns ne le sera pas pour les autres.

Tel qui entonnera à plein gozier: *Allons enfants
de la patrie*, sera furieux si son voisin lui crie aux
oreilles: *Vive Henri-Quatre, ce roi galant*, — et
réciproquement.

Celui-ci trouvera éminemment patriotique de
chanter avec des intonations de clairon

A travers le feu, le fer des bataillons, marchons à la victoire.

Et celui-ci

J'ai deux grands bœufs dans mon étable.

Or, je défie le compositeur le plus ferré sur la

science harmonique d'inventer un accord parfait
dans lequel puissent se fondre les opinions passa-
blement divergentes que nous venons d'énumérer.

Laissons donc là le nouvel hymne national évi-
demment impossible à trouver dans de bonnes con-
ditions — et puisqu'il faut absolument un air pour le
défilé des revues, gardons l'air de la reine Hortense.

Il a du moins le mérite d'être tellement insigni-
fiant comme musique et tellement idiot comme
paroles, qu'il ne froissera jamais les opinions de
n'importe qui.

Pour ce qu'on en fait, autant celui-là qu'un autre.

Le tribunal de Loche vient de condamner M.
Beurtheret, rédacteur en chef de l'*Union libérale*, à
cent francs d'amende, pour avoir imprimé dans
son journal que M. Latruffe, lieutenant de gendar-
merie allait peut-être donner sa démission.

Comme cette nouvelle ne paraît renfermer aucun
caractère diffamatoire ou attentatoire à la vie pri-
vée, il faut évidemment que le tribunal de Loche
ait considéré comme un délit la simple insertion
du nom de ce lieutenant de gendarmerie.

Ce n'est pas cependant la faute de M. Beurtheret
si ce monsieur s'appelle Latruffe.

On n'est toujours pas d'accord sur la question de
savoir si la conspiration contre la vie du sultan
était pour rire ou pour de bon.

D'aucuns l'attribuent à une sorte d'agent provo-
cateur, qui aurait manigancé cette petite affaire
dans le but de gagner les bonnes grâces de son
patron.

Il est étonnant qu'il ne se soit pas trouvé quel-
qu'un pour dire que le coup venait des profondeurs
du sérail, car il y a encore des gens qui croient aux
harems et aux sultanes.

Avec notre esprit frondeur et notre scepticisme
de civilisés, nous sommes tout de même de grands
simples.

Nous ne croyons ni à Dieu ni à diable, nous écri-
vons de gros livres pour prouver que tout dans l'u-
nivers se résume à un peu de terre délayée dans
un peu d'eau: puis un beau jour, un turc pansu
vient vous dire: — J'ai cinq cents femmes à moi
appartenant.

Si on lui demande de les montrer, il clot sa
porte, — et au lieu de rire au nez de ce farceur, nous
digérons sottement toutes les histoires qu'il lui
plaît de nous raconter, et nos poètes alignent des
vers de différents pieds sur les superbes sultanes
que personne n'a jamais vues.

Il serait bon d'en finir avec ces légendes dont on
a bercé notre naïve enfance: — la vérité est que le
sérail n'a jamais existé que dans les contes des
Mille et une nuits, et que les prétendues têtes jetées
dans le Bosphore n'étaient autre chose que des
chiens crevés dont on débarrassait ainsi les rues de
la bonne ville de Stamboul.

Ce qui prouve, du reste, l'existence de cette
naïveté dont je parle, c'est la quantité de gens
qu'elle fait vivre.

Jadis on brûlait les sorcières, — le procédé était
un peu vil, — aujourd'hui, par compensation sans
doute, on paie leurs billevesées avec des pièces
laurées, et les grands journaux leur font des ré-
clames.

Une madame Novelli, jeune et charmante dit le
Salut Public (trois francs la ligne), est venue s'ins-
taller dans notre ville et fait promener par les rues
au bout d'un bâton une pancarte imprimée, annon-
çant que ladite dame lit le passé, le présent et l'ave-
nir dans les lignes de la main.

La chose coûte cinq francs, dix francs et vingt
francs. Pourquoi ces différences de prix?

Y a-t-il des faveurs pour messieurs les militaires
non gradés, et les enfants au-dessous de sept ans
ne paient-ils que demi-révélation?

Madame Novelli invoque, comme patrons, le bon-

homme Job, Albert le Grand, Aristote, Platon,
Ptolémée, Depuruchio, Fraetichius, Antiochus,
Tibertus, etc. après ça cette brave dame se prend
peut-être au sérieux.

Une femme qui lit les œuvres de Depuruchio et
de Fraetichius est capable de tout — excepté de
vous prédire un rhume de cerveau ou un furoncle.

Patatras! voilà MM. Péreire et Mirès rebrouillés.
Quels diables d'hommes. — Faut-il qu'ils aient
de mauvaises actions à se reprocher.

Dans le premier numéro du *Diable à quatre* paru
dimanche dernier, M. de Villemessant a mis le feu
sous le ventre de la plupart des journaux de Paris
en publiant le chiffre de leur tirage.

M. Louis Veillot s'est fâché tout rouge, tout
blanc yeux-je dire, parce qu'on n'avait porté son nu-
méro qu'à 4,200, et il intente, paraît-il un procès
au *Diable à quatre* pour publication de fausse
nouvelle.

Il est inouï combien certaines gens ont la suscep-
tibilité drôlement placée.

Voilà un homme à qui depuis plus de vingt ans
on a prodigué toutes les injures possibles: — on l'a
appelé successivement jésuite, porte-goupillon,
escobard, bedeau manqué, sacristain, marchand
d'eau bénite, saltimbanque, pantin, paillasse, sau-
teur, farceur, engueuleur, etc. — il a reçu cela en
plein visage, répliquant de son mieux, sans appeler
à son aide le moindre substitut, — et il suffit de
retrancher (selon lui) quelques exemplaires au
tirage de son journal pour le faire sortir de cette
impassibilité que n'avaient pu ébranler les plus gros
mots de la langue française.

Cela rappelle la fureur comique de ce voyou
qui, après avoir essuyé sans broncher un feu rou-
lant d'épithètes du plus haut goût, — attend pour
éclater que son partenaire, à bout de répertoire,
s'écrie d'un ton méprisant: Va donc, architecte!

Vrai, nous sommes trop bêtes! L'autre jour je
suis allé voir *Fleur de Thé*: — savez-vous ce qui
fait désopiler la salle toute entière, ce qui fait reten-
tir, depuis le parquet jusqu'aux combles, ce rire
homérique, ce *Cachimus* antique qui ébranlait
l'Olympe?

Des calembours machés et remachés depuis
plus de vingt ans par tous les loustics de cafés-
concerts, — exemples:

Tien-Tien. — Faites armer les éléphants.
Kaolin. — Oui, mais ils sont sans défenses (ah! ah!
ah! ah!).
Tien-Tien. — Ça ne fait rien, — ils combattront sans
y voir (oh! oh! oh! oh!).
Kaolin. — Prenez garde, les éléphants ça trompe
(hi! hi! hi! hi! on n'y tient plus).

Ah parbleu, cela me met à l'aise pour mon mot
de la fin, — choisissez:

Pourquoi peut-on faire la salade avec un buche-
ron?

Parce qu'il est couvert de bois.
— Que dit le pain quand on le coupe?

Il diminue.
— Comment peut-on faire un potage avec un
vaisseau de cent vingt canons?

On le prend quand il échoue,
— Est-il possible de manger des cailles un ven-
dredi saint et de faire maigre quand même?

Sans doute, on les mange après qu'elles ont été
tuées, — alors elles sont détruites.

— Quelle différence y a-t-il entre un juge de
paix et un escalier?

C'est que....
Dites donc mes braves gens, que je ne vous fais
pas tordre les côtes?

JACQUES DANIEL

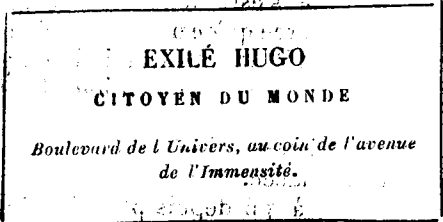
ALLUMETTES-BOUGIES

M. Charles Hugo a fait dernièrement baptiser son nouveau-né et c'est Henri Rochefort qui a tenu l'enfant sur les fonts baptismaux.

Or, savez-vous quel est le prénom que l'on a donné au baby? — Exilé.

Il faut avouer que les gens d'esprit ont parfois des idées bien... comment dirais-je, — bien... bizarres.

Quelles jolies cartes de visite aura un jour le petit fils de l'auteur d'Hernani.



Sans compter que voilà un vaste et nouvel horizon qui s'ouvre aux yeux des gens en quête d'un prénom inédit à donner à leurs rejetons.

Il est évident, par exemple, que si Henri Rochefort devient encore père, il appellera son bébé, — si c'est un garçon: — Proscrit, — et si c'est une fille: Amende en latin Amenda.

Et nous pourrons lire plus tard, des publications de bans dans le genre de celles-ci:

- Il y a promesse de mariage entre:
Mlle Amende Rochefort et M. Amendement Picard.
M. Rappel-à-l'ordre Pelletan et Mlle Interruption Glais-Bizoin.
M. Interné Chose et Mlle Déportée Machin.
Etc., etc., etc.

Feu Privat d'Anglemont est demeuré le prototype du bohème de lettres.

Quelqu'un qui l'a beaucoup connu me disait l'autre jour: « Imaginez-vous que de son vivant, nous n'appellerions ce cher Privat, que le chef-lieu de l'Art-Dèche. »

Cet orchestre va parfaitement en mesure, sauf la caisse qui est toujours en retard.

Ce doit être la caisse du Crédit Mobilier.

S. TRABAN.

LA TRIBUNE AUX ABUS

Un monsieur qui signe A. B. C. D. nous écrit pour nous raconter l'histoire d'un pauvre diable qu'on aurait fourré à la porte de l'Hôtel-Dieu, alors qu'il n'avait pas la force de se tenir sur ses jambes, — et dont la triste situation aurait excité au plus haut point la compassion des passants du quai de l'Hôpital.

Si le fait était exact, il ne serait évidemment pas à l'honneur des médecins de l'Hôpital, — mais nous aurions besoin pour partager l'indignation de notre correspondant d'une autre garantie que celle des quatre premières lettres de l'alphabet.

Monsieur,

Pourquoi les agents de change font-ils entendre autour de leur corbeille, des cris tellement épouvantables, que l'on dirait d'une meute de chiens se disputant un os à ronger?

Ce développement de poumons et de larynx est-il bien nécessaire, — et ces messieurs ne pourraient-ils opérer leurs transactions avec moins tapage à la clef?

Il me semble que la dignité des agents de change, aussi bien que celle de leurs clients, en gagnerait beaucoup à ce que

les opérations de bourse, ne rappelaient pas une querelle de cabaret entre gens avinés. Agréez, etc.

J.-L. FLACHE.

M. J.-L. Flache a mille fois raison, mais ces habitudes de crialleries sont tellement entrées dans les mœurs de ces messieurs, que le jour où deux agents de change seulement se trouveront l'un à côté de l'autre de façon à s'entendre à demi-voix, ils n'en crieront pas moins à plein gosier: — Je vends vingt mobiliers dont dix. A quoi l'autre répondra avec les notes les plus éclatantes de sa poitrine: — Je prends fin courant.

Il faut probablement que ça soit dans les règlements de la corporation.

Monsieur,

C'est affreux! Voilà depuis trois mois le quatrième parapluie que je perds ou que l'on me vole.

Vous serait-il possible de m'expliquer le privilège dont sont honorés les parapluies, d'être volés dix fois plus souvent que n'importe quel autre meuble?

Et notez que les coupables ne sont pas de vulgaires coquins, — non monsieur, il y a de fort honnêtes gens qui emportent des parapluies qu'ils savent parfaitement ne pas leur appartenir.

Certes leur conduite pourrait être excusable si elle avait pour mobile un motif louable, — tel qu'une grande infortune, une profonde misère, du pain à apporter à une famille affamée. — Mais point du tout — vingt-neuf fois sur trente l'homme qui s'empare d'un parapluie, — n'a d'autre but que de ne pas se mouiller.

Je compte, monsieur, que vous voudrez bien rétirer en termes énergiques, l'abus que je vous signale.

Votre serviteur, Francisque Carrel.

Notre correspondant s'acquitte trop bien lui-même de la flétrissure qu'il nous demande, pour que nous ajoutions un mot à son réquisitoire.

Maintenant dans le cas où il achèterait un cinquième parapluie, afin de lui éviter les mésaventures dont les quatre autres ont été victimes, — il pourrait imiter ce monsieur qui avait fait graver sur une petite plaque de métal: Parapluie volé à M. X., rue... n°...

Cette inscription accusatrice rappelant vaguement le Mane-Thecel-Pharés de Balthazar, — jetait le remords dans l'âme du coupable qui s'empressait de restituer le meuble à l'ingénieur propriétaire.

THÉÂTRES

Célestins. — Encore MM. Meillac et Halévy; mais cette fois pas d'Offenbach, donc pas de dieux ou demi-dieux, pas de personnages du vieil Homère, pas de souverain de contrebande, pas de généraux pour rire, pas d'amoureux d'occasion. Les frères siamois de la cascade ont oublié les mots lestes et le cancan pour revenir à un genre dans lequel ils ont obtenu déjà de fort jolis succès, comme l'Autographe et les Curieuses — et Fanny Lear peut compter dans les œuvres sérieuses des collaborateurs ordinaires des triomphes de Mlle Schneider.

Il y a si longtemps que nous sommes privés aux Célestins de ces bonnes comédies et que nous naviguons dans les flots de Geneviève de Brabant et de Fleur de Thé, que, ma foi, j'applaudis avec une vive satisfaction la pièce représentée mercredi au bénéfice de M. Train. C'est vrai, les bons faiseurs ne donnent plus: les Augier, les Dumas fils, les Sardou ont lâché pied; les troupes de comédie et de drame se reposent; je souhaite qu'elles reprennent sous peu leur service, et que le succès de Fanny Lear ne leur permette plus ces longs loisirs.

Cette Fanny Lear est une forte coquine de la famille Schumacher — vous savez? la fameuse marquise d'Orvault, — et je ne serais pas étonné que l'histoire de ce pauvre de Maubreuil ait inspiré un brin MM. Meillac et Halévy. Il y a, du reste, certaines ressemblances, entre défunt le marquis fantaisiste et le M. de Noriolis de la pièce, qui n'ont probablement pas échappé à quelques spectateurs doués de mémoire.

M. de Noriolis, vieillard au moins sexagénaire, ruiné, perdu de dettes, a été rencontré dans une taverne de Londres par une cocotte de haut parage, laquelle, en re-

tour de ses bontés envers un duc quelconqué, a été instituée par ce dernier sa légataire universelle. Riche à millions par ce fait, Fanny Lear, la cocotte ci-dessus, n'a plus qu'un but, entrer légalement et se faire admettre dans un monde dont sa naissance et son passé lui ferment la porte. Pour ce, le moyen est trouvé; M. de Noriolis consent à l'épouser et à échanger sa misère et son nom contre les écus de la prostituée. Malheureusement la honte, l'étendue de son déshonneur, joint aux mauvais procédés de sa femme, rendent fou ce vieux marquis et en font un mari peu présentable. C'est alors que Fanny se souvient d'une petite fille de Noriolis, élevée dans un couvent et recueillie ensuite par Mme de Fondreville; elle fait revenir auprès d'elle la jeune Geneviève, et ce sera son gendre, l'époux qu'elle lui destine, qui l'introduira dans cette société qui refuse de la recevoir. Justement le cœur de Geneviève est pris; pendant son séjour chez Mme de Fondreville, elle a aperçu M. de Callière, un soupillant de celle-ci, et prend pour elle-même la flamme dont le beau jeune homme brûle pour sa protectrice; c'est le mari qu'il lui faut, elle n'en veut pas d'autre, et elle repousse énergiquement, sans le connaître, le futur que lui présente sa belle-mère, belle-mère dont elle ignore la vie, mais pour laquelle elle professe une horreur instinctive.

Cette histoire de l'ex-cocotte, la nouvelle marquise, un ami de Fondreville, M. Birnheim, viveur émérite, ancien amant de Fanny Lear, l'a racontée à tous; à tout prix il faut arracher Geneviève à cette influence, à ce milieu, et puisque Geneviève aime M. de Callière, c'est à lui que M. de Fondreville s'adressera pour épouser l'orpheline. Callière finit par consentir, à la condition expresse de n'avoir jamais aucune relation avec sa belle-mère. Or, Fanny consent parfaitement au mariage, à la condition expresse que son gendre et sa belle-fille ne la quitteront pas, et en feront une marquise de Noriolis pour de vrai. Naturellement tout est rompu jusqu'au cinquième acte, où enfin la vertu triomphant, Fanny Lear est vaincue par l'énergie de ses ennemis et un retour à la raison du vieux marquis.

Je ne sais si j'ai bien fait comprendre l'intrigue passablement compliquée du drame; j'ai omis beaucoup de détails; et vous feriez mieux d'aller juger la chose vous-même, d'autant mieux qu'elle en vaut la peine. La pièce bien charpentée, intéressante, émouvante même, est bien conduite, les dialogues sont lestement menés, l'esprit, le sentiment n'y manquent pas, l'élément comique y est suffisant et de bon aloi. Bon spectacle en somme et ce qui ne nuit pas, parfaitement joué, interprété d'une façon très satisfaisante.

Mme D'Herblay à laquelle était échu le rôle de Fanny Lear, a composé ce rôle avec beaucoup de talent, de tact, d'expression et des toilettes est élégantes par-dessus le marché. Mme Dalloca (Fondreville) s'est montrée très suffisante. Mlle Meyronnet, si elle accentuait un peu le côté dramatique, rendrait bien le personnage de Geneviève, Mlle Meyer a seulement quelques mots à prononcer et les dit... comme elle sait; et puis les couturières de ces dames se sont bien conduites.

Il n'y a que des éloges à adresser à MM. Harville (Noriolis), Bondonis (Binnheim), Laly (Fondreville). Le bénéficiaire, M. Train, n'avait pour lui que le personnage fort secondaire de Callières et en a tiré le meilleur parti possible.

La soirée commencée par L'hospitalité se donne... de deux auteurs lyonnais, s'est terminée par le Mur de la vie privée de MM. X., Y., Z. Je regrette de n'avoir pas assisté au premier de ces deux ouvrages afin de pouvoir constater, s'il y avait lieu, les progrès dramatiques des écrivains lyonnais; quant au Mur de la vie privée, c'est une petite comédie pas méchante, dont ce fameux article II fait tous les frais, et qui par sa médiocrité, n'a rien à craindre de M. Guilloutet.

FRÈRE JACQUES.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME.

Lyon. — Imp. LABAUME. c. Lafayette, 5.